

Bourg-Ciné-Sonore

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **71 (1932)**

Heft 16

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-224540>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

— Oui, oui, nous le savons, s'écrièrent joyeusement les assistants.

— Alors, si vous le savez, ce n'est pas la peine que je vous le dise.

Le troisième jour, le prédicateur leur ayant posé la même question, ils répondirent :

— Certains le savent et d'autres l'ignorent.
— Eh bien ! déclara-t-il, que ceux qui le savent l'apprennent à ceux qui ne le savent pas.



A côté du bonheur.

18

— Tu as l'air tout ennuyé, dit-il, j'ai appris que ta mère est malade, est-ce que je peux t'être bon à quelque chose ?

— Oh ! dit-elle, non, pas bien... je cherche quelqu'un pour aller à la pharmacie, mon père est loin, mais ce n'est pas toi qui peux...

— Pourquoi pas ?... mais oui, est-ce que ton père a le char ?

— Non... mais tu n'es pas tout seul.

Le jeune homme tressaillit, et, comme s'il l'avait oubliée, se tourna vers la jeune fille qui, à deux pas écoutait, l'air plutôt mécontent.

— C'est Mlle Mindroit, ma fiancée, dit-il, elle sera toute contente de faire une promenade en char.

— Non, dit nettement Mlle Mindrot, j'aime autant aller tout droit chez vos parents.

— Oh ! dit Juliette, je ne peux pas accepter, Samuel, je m'en vais demander à Auguste.

— Non, ça retardera... Le cache-collier est toujours dans la remise, n'est-ce pas ?... je sais bien où est le bide... Au revoir, Mathilde, dommage que vous ne veniez pas...

En moins de rien, et sans ménager son habit du dimanche, il avait attelé, quarante-cinq minutes plus tard, Samuel rapportait les remèdes, et repartait à la hâte, comme s'il eût craint un danger.

Des jours passèrent, longs et pesamment tristes, avec des alternatives d'espoir et de lourdes rechutes dans l'horrible crainte. Hector et sa femme, de temps en temps, venaient, s'asseyaient près du lit, disaient quelques mots et repartaient. Le père Destral, tout le jour, errait tristement, commençant un ouvrage, le laissait pour venir aux nouvelles, s'asseyait près de la malade, lui prenait la main, et s'en retournait avec de grosses larmes qui tombaient sur sa moustache. La tante Amélie était là, effacée et silencieuse, elle faisait l'ouvrage, pensait à tout, mais Juliette ne laissait à personne le soin de garder la malade. Elle était là le jour, elle était là la nuit, sommeillait un moment sur un canapé, s'éveillait en sursaut, et, tremblante, s'approchait du lit, avec, chaque fois, l'horrible crainte de ne trouver qu'un froid cadavre. Elle veillait seule, une nuit. La malade se sentait mieux. La fièvre était quelque peu tombée, elle dormait plus paisiblement qu'elle ne l'avait fait depuis bien des jours. Penchée sur le lit, Juliette l'écoutait respirer.

— Maman, murmurait-elle, le cœur gonflé de joie, maman, tu vas te guérir... comme nous allons être heureux, comme j'oublierai tout ce qui me semblait être des malheurs, comme je te montrerai que je t'aime.

La malade avait ouvert les yeux, ses yeux ternis et décolorés, mais qui avaient dû être tout semblables à ceux de Juliette, et, avec tendresse, regarda sa fille.

— Juliette, dit-elle, promets-moi quelque chose.

— Quoi, maman ?

— Promets-moi que quand Samuel Fayot te redemandera, tu l'accepteras.

Juliette avait rougi.

— Mais, maman, il est fiancé, on dit qu'il se marie le mois prochain.

— Fiancé !... mais c'est impossible !

La malade s'était redressée avec un air si angoissé que Juliette, aussitôt, se rétracta.

— Ah ! dit-elle, je me trompe, c'est de son frère Henri qu'on m'a dit ça.

— Que tu m'as pourtant fait peur !... Il me semblait bien... Vois-tu, c'est le mari qu'il te faut... promets-moi que tu ne le refuseras pas.

— Oh oui, maman, je te le promets ! s'il me demande de nouveau... et tu te feras une belle robe pour la noce.

La malade resta un moment silencieuse, ses mains maigres et noueuses posées sur le lourd édredon.

— A présent, dit-elle enfin, je suis bien plus tranquille.

Le mieux ne dura pas un jour. Le lendemain, déjà, tout allait mal. La fièvre était remontée, et la toux sèche et déchirante torturait le pauvre corps maigre et sans force. Les yeux et les lèvres serrées, Juliette regardait mourir sa mère... Ainsi, cette chose affreuse allait se passer... Malgré qu'elle avait supplié le bon Dieu de lui laisser sa mère, il la prenait et la laissait souffrir affreusement... Oh ! c'était injuste, injuste... Si le bon Dieu était ainsi, de qui fallait-il espérer quelque chose, alors ?... Puis, de nouveau, elle appelait : Mon Dieu, mon Dieu, ne me prends pas ma maman, guéris ma maman qui est si bonne, mon Dieu, ne vois-tu pas que je ne peux pas me passer d'elle... Il ne faut pas qu'elle meure ! entends-tu, mon Dieu, il ne faut pas !...

Elle mourut pourtant. La nuit suivante, après avoir sommeillé, elle s'éveilla tout à coup et regarda autour d'elle comme si quelqu'un l'appelait... son regard s'arrêta sur sa fille, puis elle eut un grand soupir... Le père Destral, la tête dans ses mains, éclata en sanglots, et la tante Amélie, doucement, ferma les yeux qui ne voyaient plus.

XVIII

Aussi longtemps que Juliette fut dans l'état de noire tristesse où l'avait plongée la mort de sa mère, la tante Amélie resta près d'elle. Mais le jour où elle vit la jeune fille sourire à une boutade d'un ami d'Hector, que celui-ci amenait souvent, elle songea à une autre tâche et à d'autres devoirs. Un matin de juin, elle partit pour aller chez un de ses frères qui avait un gros train et plusieurs ouvriers pendant les foins. A Clairmont aussi, on faisait les foins. Le père Destral avait un bon domestique et Hector entre ses heures de service et les jours de congé, ne manquait pas de venir donner un coup de main à son père qui n'avait plus de rancune.

Hector amenait souvent son ami Amédée. C'était un brave garçon qu'on aimait tout de suite à cause de son air franc et gai. Il plaisait aux jeunes filles pour d'autres causes encore, d'abord parce qu'il était la galanterie même, puis parce qu'il s'habillait avec une certaine recherche et qu'il faisait son nœud de cravate à la perfection, puis parce qu'il était employé dans une banque, et offrirait à sa femme une situation fort enviable. Lorsqu'il venait, il prenait une fourche et allait au champ, travaillait ferme un moment, mais bientôt, trouvait un prétexte pour aller du côté où était Juliette.

Juliette s'était remise au travail. Elle faisait rapidement les repas, courait à la vigne, mettait le ménage en ordre quand elle pouvait, et souvent, la tête dans ses mains, pleurait dans la cuisine silencieuse où tout lui rappelait le beau passé. C'était un samedi soir. Amédée était venu chercher un outil, et en passant, parce qu'il savait Juliette dans la cuisine, il était entré. Debout, appuyée contre la fenêtre, elle pleurait doucement, sans cacher son visage. Quand elle entendit le jeune homme, elle se retourna, et resta là, confuse, le visage marbré, plus touchante que jolie. Il la regarda avec émotion, et lui prit la main.

— Pauvre petite, dit-il, ça me fait tant de peine de vous voir pleurer.

Elle essaya un sourire, mais les larmes coulèrent de nouveau.

(A suivre).

Louise Musy.

MAYONNA.

La Fabrique suisse de Citrovine produit depuis quelque temps une sauce pour salade prête à l'emploi, Mayonna, se composant d'huile d'olive vierge, de Citrovine, de jaune d'œuf et de sel. Mayonna, mise en vente dans des flacons clairs, propres et appétissants, est donc un mélange d'ingrédients naturels de toute première qualité, satisfaisant toutes les exigences de la diététique rationnelle moderne.

En nos jours de hâte et de précipitation, où plus que jamais, « le temps est de l'argent », le besoin d'une sauce pour salade naturelle, invariablement bonne et prête à l'emploi se fait sentir d'une façon toujours plus pressante. Mayonna répond à ce besoin.

Deux règles pour l'assaisonnement de la salade :

1. Ne pas laisser d'eau dans le saladier.
2. N'employer que très peu de Mayonna à la fois.

Bourg-Ciné-Sonore. — « Le Capitaine Craddock ». Le plaisir pris par chacun à la vision, à l'audition, à la perception totale de ce film léger, élégant, fin, spirituel et discret, incite le Cinéma du Bourg à le prolonger d'une semaine.

La musique de Werner R. Hemann est un nouveau succès pour cet heureux compositeur qui déjà nous avait donné « Le Chemin du Paradis » et « Princesse à vos Ordres ».

L'histoire est amusante, pleine de fantaisie et d'humour. Le flirt est royal, la reine (Kate de Nagy) jolie et gracieuse, le marin (Jean Murat) élégant et énergique.

« Les Gars del a Marine » et la Reine de « Pontenaro » continueront donc cette semaine à passer « Une Nuit à Monte-Carlo ».

Les enfants sont admis en matinée non accompagnés.

Pour la rédaction
J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Achetez votre BLANC

Aux Tisserands

4, Rue Madeleine
pres de l'Hôtel de Ville

Lausanne

A. LÉVY

Avec la Citrovine
salades et plats au vinaigre deviennent
exquis et sains

1 litre de Citrovine contient
l'acide d'environ 25 citrons.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le Conteur Vaudois comme référence.

POUR OBTENIR DES MEUBLES
de qualité supérieure, d'un goût parfait, aux prix les plus modestes.

Adressez-vous en toute confiance à la fabrique
exclusivement suisse

MEUBLES PERRENOUD

Succursale de Lausanne : PÉPINET-GRAND-PONT

S. Geismar
Chapellerie. Chemiserie.
Confection pour ouvriers.
Bonneterie. Casquettes.

Place du Tunnel 2 et 3. LAUSANNE

HERNIEUX

Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :

Margot & Jeannet

BANDAGISTES

Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne